

INSTITUT DE FRANCE

ACADÉMIE DES BEAUX-ARTS

COMMUNICATIONS

2003



CRÉER UN JARDIN EN TOURAINE

par

Béatrice de ANDIA

Séance du mercredi 15 janvier 2003

*« Heureux qui comme Ulysse a fait un beau voyage
Et puis s'en est retourné, plein d'usage et de raison
Vivre entre ses parents le reste de son âge. »*

Comme Joachim du Bellay, mais sans *Regrets* j'ai parcouru le monde pendant quatorze ans, sac au dos, admirant les jardins d'Asie et d'Europe, reflets de leurs civilisations respectives. Puis, je m'en suis retournée en Touraine, pour créer mon propre jardin !

Œuvres de la nature remodelée par l'homme, les jardins jonglent avec les éléments premiers : la lumière et le vent, la terre et l'eau !

Ils conjuguent les sentiments les plus divers. Entre la clarté et l'ombre dense, ils évoluent du sacré au profane. Tout en poésie et en technique, ils mettent en œuvre la plupart des arts et des sciences : architecture et sculpture, musique et peinture, botanique et agriculture. Sous leurs parures éphémères, ils sont un langage éternel, reflet de l'âme des peuples qui les ont engendrés.

Les jardins, reflets des civilisations

En Perse et dans l'Islam, en Chine et au Japon, en Toscane, en Angleterre ou en France, comme dans la plupart des civilisations, les jardins sont l'incarnation de mythes.

Les jardins persans

Commençons par les jardins persans, sacrés selon Zoroastre. Pour ce prophète, le dieu de la lumière est Ahura Mazda. Le premier couple humain vit dans un jardin merveilleux. Illuminés par l'éternel matin, entourés de quatre fleuves, irrigués par de nombreux cours d'eau, l'homme et la femme se promènent dans une constellation de fleurs que traversent des tigres doux comme des gazelles. Lieu de félicité divine, le jardin devient un mythe sacré. Il s'étend avec l'empire perse de l'Inde à la Méditerranée. Partout se dressent des temples voués à Ahura Mazda et des

jardins paradisiaques, reflets de l'opposition cosmique entre le bien et le mal, la clarté et l'ombre, la chute et le rachat. Les croyants, qui cheminent entre des fontaines et des roses, suivent un parcours initiatique. Dressés sur des tertres, entourés de murailles s'élevant en ellipse vers le sommet, les ziggourats, telle la tour de Babel représentée par Bruegel, se retrouvent à Ninive, Suze et Persépolis. Réalisés par la reine Sémiramis, les jardins suspendus de Babylone sont classés par les Grecs parmi les merveilles du monde. Et le mot persan, *paradeisos* (paradis), désigne le jardin béni où plantes et fleurs s'épanouissent toute l'année. À leur tour, les juifs incluent le paradis dans la Bible. Nous sommes au VI^e siècle av. J.-C. Nabuchodonosor règne sur le peuple hébreu, captif à Babylone. Séduits par la symbolique des jardins persans, le prophète Daniel et ses successeurs transposent le paradis terrestre des zoroastriens dans les livres sacrés. À leur suite, chrétiens et musulmans l'intègrent dans leurs *credo* respectifs.

Les jardins arabes, andalous et mongols

Excluant toute préoccupation métaphysique, le Coran réserve le paradis aux guerriers qui se sacrifient pour la vraie foi. Mahomet leur offre des jardins ombragés, bruisant de cours d'eau et de sources limpides, une éternelle jeunesse, des coussins de soie pour s'allonger et festoyer. Ils sont servis par des adolescents et des houris d'une beauté voluptueuse. Avec l'empire islamique, cette vision délectable se répand de l'Atlantique à la mer de Chine. Les sultans et les pachas n'ont de cesse de réaliser sur terre le rêve céleste du Coran. De même les artistes, dans les miniatures, célèbrent des jardins saturés de parfums, gloire de Bagdad et d'Ispahan, de Séville et de Grenade, mais aussi du subcontinent indien, de Shalimar aux portes de Lahore et du Taj Mahal non loin d'Agra, toutes deux capitales des grands Mongols.

Les jardins chinois

Les jardins chinois sont profanes. Ils ne sont pas des emblèmes de l'au-delà transposés en ce monde. Conçus à partir de la peinture, elle-même née de la calligraphie, les jardins chinois sont d'abord un langage poétique comme l'indiquent leurs noms : jardin de l'orchidée solitaire, jardin du pont rugissant, jardin de la gorge aux nuages ardents, temple de la lumineuse félicité, océan de neige parfumée... Parcours d'évasion, ils sont d'abord des lieux affranchis des lois et des réglementations imposées par Confucius, par Lao Tseu et par les souverains de l'empire du Milieu. Sans préoccupation métaphysique ou protocolaire, perpétuel enchantement, ils recherchent l'harmonie des espaces, le chant des oiseaux, le parfum des plantes. Ils étonnent en faisant apparaître le petit dans le grand ou l'inverse, avec les bonzaï. Selon leurs catégories, ils sont agréables ou terribles, surprenants ou merveilleux. La plupart entraînent le sage et l'oisif au-delà de ses horizons familiers. Certains perpétuent la mémoire des ancêtres. D'autres évoquent les facettes de l'Empire, avec leurs montagnes sacrées, leurs temples et leurs pagodes. Entre des

pavillons suspendus au-dessus des nuages, en paix avec eux-mêmes et l'univers, les lettrés cheminent, méditant sur la brièveté de la vie.

Les jardins japonais

Les jardins japonais empruntent aux jardins chinois leurs principes essentiels : refus de la symétrie et points de vue successifs pour ménager de délicieuses surprises. Du style chinois, les Japonais excluent le grandiose, l'échevelé. Philosophiques, les jardins nippons sont à l'image de leur mince chapelet d'îles hérissées de volcans et secouées de tremblements de terre. Dans le gravier proche des temples et des palais, les jardins dessinent l'archipel déchiqueté perdu au cœur des océans. Petits, concentrés, poignants, ils se veulent une victoire sur les éléments hostiles et sur le peuple japonais, peuple guerrier aux réactions vives, voire sanglantes et anarchiques. Ils reflètent l'esprit des principales religions : d'abord le shintoïsme célébrant une divinité sans visage, illimitée, absolue, qui révère la nature, les grandes futaies et les cerisiers en fleurs, ensuite, le bouddhisme. Surtout dans sa version zen, ce dernier cherche au-delà des formes, le subconscient qu'interpelle l'émotion. Or, quoi de plus émouvant que des chutes d'eau, des cascades de végétaux, des ponts fragiles, un univers de rochers. Pour ces deux religions, le spectacle de la nature crée une évasion, un choc. L'inconscient s'éveille. Par les émois qu'il déchaîne, le jardin devient la porte étroite vers l'ultime réalité.

Les jardins de Toscane

Les jardins toscans sont à l'image de l'humanisme de la Renaissance. À la fin du XIV^e et au début du XV^e siècle, alors que l'Europe tressaille de joie, ils apparaissent vastes et architecturés. Adieu les cloîtres fleuris et les jardins insérés dans les remparts. Une autre civilisation est née qui s'ouvre sur la nature. Tout en gardant un regard rivé vers l'avenir et le Nouveau Monde, les Italiens sont les premiers à concevoir de vastes jardins géométriques repris de l'Antiquité. Cosme de Médicis et son petit-fils, Laurent le Magnifique ainsi que leurs successeurs visent à atteindre, par le langage des jardins, si ce n'est à l'universalité, du moins à la synthèse entre l'idéalisme platonicien et l'humanisme chrétien. Ils rythment leurs terrasses de statues qui personnifient, tour à tour, les vertus chrétiennes ou la mythologie grecque avec ses nymphées qui symbolisent le monde saturnien. Évoqués dans le *Songe de Polyphile* (illustré et édité à Venise en 1499), les jardins deviennent une œuvre d'art totale. Leurs massifs, ouvragés comme des chefs-d'œuvre de joaillerie, sont ornés de broderies en buis et de terres colorées... La musique y est présente avec les théâtres de verdure. Secrets, initiatiques et thématiques, scandés de tonnelles, d'architectures herborisées, ils sont ponctués de cyprès et de pins maritimes. Les jardins de Toscane inspirent non seulement Rome et Naples, mais l'Europe entière. Et surtout la France, par les guerres d'Italie et les deux reines florentines : Catherine et Marie de Médicis.

Les jardins anglais

Au XVIII^e siècle, après un « grand tour » d'Italie, les Anglais adaptent leurs impressions au climat de leur île. Dans un premier temps, les jardins sont disposés autour de leurs demeures puis, les années passant, ils englobent le paysage tout entier. Sous l'influence des principes francs-maçons, ils célèbrent la nature, leur nature. Tandis que cette jeune Angleterre jette les fondations d'un empire mondial, ses jardins deviennent une ode à leur grande île. Kent et Brown, les grands paysagistes, englobent prairies, bosquets, vallons, cours d'eau et, au-delà, la campagne où paissent vaches et moutons. Ce faisant, les Britanniques transmettent un message : l'Angleterre est un paradis, un éden arrivé vierge du fond des âges sans que rien ne l'ait défloré. Pour parvenir à cette vision bucolique et radieuse, à ce calme apparent, à cette maîtrise des lieux, que d'art et d'artifice ! Les paysagistes britanniques sculptent leurs sites pour créer de douces perspectives, de charmants plans d'eau, d'agréables dénivellations. Par une série de points de vue, ponctués de temples, de colonnes et de monuments romantiques, les jardins anglais, à l'image de la Grande-Bretagne, mais aussi de ses habitants, respirent le calme et la détente, vertus qui supposent une grande maîtrise de soi et de multiples connaissances.

Les jardins du jardin de la France

À l'aube du XV^e siècle, la Touraine est surnommée le verger de la France. Avant que ne s'implantent les jardiniers italiens, un Florentin, Francisco Floria, logé chez François Thouars, chanoine de la cathédrale de Tours, s'émerveille en les découvrant. Dans un manuscrit, conservé à la Bibliothèque nationale de France, il raconte sa visite à Louis XI et s'émeut de la beauté des jardins du Plessis-les-Tours. Il n'est pas le seul ! Depuis quelques années, un peintre, Fouquet, évoque les délices tourangelles et, en 1532, le grand Rabelais, né à Chinon, conclut, à l'occasion d'un dialogue entre Pantagruel et Panurge : « La Touraine est le jardin de la France. »

Depuis lors, soit depuis un demi-millénaire, l'Indre-et-Loire confirme sans cesse son talent jardinier. Nombreux et superbes, ses jardins reflètent ou devancent leurs siècles : Amboise et Chenonceau pour le XVI^e, Richelieu pour le XVII^e, Chanteloup pour le XVIII^e, Langeais pour le XIX^e et Villandry pour le XX^e siècle.

À la fin du XV^e siècle, Charles VIII donne l'impulsion. Parmi les ouvriers et les gens de métiers que le jeune roi ramène d'Italie, il y a Pacello. Dom Pacello est aux jardins ce que Léonard de Vinci est à la peinture. Inventeur subtil, il est prêtre et « deviseur », mot qui précède celui d'« architecte » et puis d'architecte. Il est aussi le seul Napolitain, à l'exception de son ami Dominico de Cappel, faiseur de hardes (c'est-à-dire de costumes). Le journal de voyage d'Anto-

nio de Beatos, en 1517, précise que Dom Pacello est originaire de Mercogliano près d'Avallino. Avec un traitement de 375 ducats d'or par an, il travaille d'abord à Amboise où le château, en totale reconstruction, lui permet de faire preuve de son talent novateur. Dominant la Loire, embrassant un paysage superbe, ses parterres réguliers ouvrent des perspectives nouvelles à l'art des jardins.

Après la mort accidentelle de Charles VIII, Louis XII s'établit à Blois où il transforme le château royal. Pour les jardins, il fait aussi appel à Dom Pacello. Le Napolitain s'établit sur les hauteurs de la ville et se met à la tâche. En reconnaissance, Louis XII, le nomme chanoine de la collégiale de Saint Sauveur (le 22 juin 1503). Selon l'abbé Royer, le roi lui fait don, en 1505, de Château-Gaillard situé à Amboise. Pacello entoure de jardins son nouveau domaine. Dix ans plus tard, il le revend à René, grand bâtard de Savoie. Ainsi est lancée la mode des jardins. Diane de Poitiers réalise le sien à Chenonceau. Le *Songe de Polyphile* est traduit en français cinquante ans plus tard (1553). Le recueil *Des plus excellents bâtiments de France* est publié peu après (1576-1579). Grâce à Androuet du Cerceau, il est possible de découvrir sur les bords de la Loire les merveilles engendrées sous la Renaissance. Bientôt, les jardins se multiplient. Ils reflètent, par leur créativité et leur rigueur, non seulement l'esprit des lieux, mais surtout celui du grand poète de la Renaissance, Pierre de Ronsard, enterré sous les rosiers de l'abbaye de Saint-Cosme.

Ce lien entre l'âme des jardins et celle des grands philosophes de Touraine se retrouve au XVII^e siècle. Sous les Bourbons, les jardins évoluent. Ils adoptent la rationalité de Descartes, né à La Haye, à 40 km au sud de Tours. Bien que la monarchie ait quitté les bords de Loire, les jardins tourangeaux gardent leur préséance, que ce soit autour des monastères ou des châteaux. Dans l'admirable recueil du *Monasticum Gallicanum*, des vues cavalières de deux abbayes mauristes, Bourgueil et Marmoutier, en témoignent. Dans cette dernière, où saint Martin se retire dans une grotte au IV^e siècle, les jardins médiévaux, au cœur des trois cloîtres, sont saturés de parfums et de mystères. Clos, ils invitent au recueillement. On s'y promène entre des espaces fragmentés, réservés aux simples, aux vergers et aux potagers. Au temps de la Pléiade et au Grand Siècle, les jardins se renouvellent par leurs plantes venues du Nouveau Monde.

Les demeures tourangelles du XVII^e siècle s'ornent de jardins au goût du jour. À Couzière, le fameux Hercule de Rohan, lassé de sa forteresse médiévale de Montbazou, construit un château entouré de jardins. Le 5 septembre 1619 s'y déroule la réconciliation entre Marie de Médicis et son fils, Louis XIII. Dans un tableau (aujourd'hui au Louvre), Rubens évoque la paix de Couzière qu'il inclut au nombre des gloires de la Reine Régente. Du beau jardin néo-florentin, il reste aujourd'hui, des terrasses, des grottes et le nymphée ruisselant d'eaux vives, amenées par des aqueducs souterrains.

L'œuvre majeure du premier tiers du XVII^e siècle apparaît aux confins de la Touraine. Entre 1635 et 1642, le cardinal de Richelieu, pour célébrer son lieu de naissance, construit une ville, un château et un jardin. Conçus par Lemercier, architecte de la Sorbonne, les jardins y sont à l'avant-garde et laissent pressentir ceux de Le Nôtre. Leur perspective s'élanche vers l'horizon.

Leur axe, une percée pratiquée à travers la forêt, revêt une rigueur désormais « classique ». Mais ce n'est pas tout.

Les jardins de Richelieu apportent d'autres nouveautés : ils constituent un tout avec les bâtiments. Ils jouent avec les plans d'eau et s'animent de canaux qui les strient telle une résille, ce qui permet de s'y promener à pied et en bateau. Avec Richelieu disparaissent les formes, volumes et couleurs mis en place par les jardiniers de la Renaissance.

Gizeux et Champchevrier reprennent de vastes perspectives cachées sous les ombrages, tandis que les terrasses à l'italienne sont conservées à Valmer et surtout à Ussé qui domine la Loire. Le Nôtre ou son équipe y travaillent pour la fille de Vauban que Charles Perrault évoque dans le conte de *la Belle au bois dormant*.

Au XVIII^e siècle, il n'est point de château qui n'ait son jardin. Avec quelques variantes, chacun reflète l'esprit des Lumières. Outre Armilly, La Roche-Paterne, La Dorée, Fourchette (restauré par Mick Jagger), Saint-Senoch, Veretz, Leugny, le jardin le plus vaste, le plus beau, le plus innovant et le plus emblématique, est Chanteloup. Une fois encore, ce dernier reflète non seulement son siècle, mais la personnalité de son fastueux propriétaire : Choiseul. Lorsqu'en 1760, le gouverneur de la Touraine, puis ministre des Affaires étrangères, de la Marine et de la Guerre achète Chanteloup, son ambition est grande. Son domaine peut devenir le lieu d'un contre-pouvoir. Le Camus réalise les travaux, évoqués dans un recueil de *Le Rouge*. Les jardins, à part l'axe central, délaissent le style régulier, à la française. Par ses fabriques, Chanteloup s'inspire aussi du Petit Trianon de Versailles et du hameau de Chantilly. Par l'élégance de sa pagode, il place une fois encore la Touraine à l'avant-garde de son temps.

Au XIX^e siècle, tour à tour classiques et romantiques, les jardins de Touraine sont dans l'esprit de Balzac, multiples et variés comme *la Comédie humaine*. On les découvre :

- à Azay-le-Rideau, demeure du marquis de Biencourt. Dessinés à l'anglaise, ponctués de magnifiques platanes, ils s'insèrent dans les îles formées par l'Indre ;
- à Rochecotte, propriété de la duchesse de Dino, nièce de Talleyrand, où ils sont l'œuvre d'Eugène Buhler ;
- à Langeais, restaurés par Jacques Siegfried, grand mécène qui fait don de la forteresse de Louis XI à l'Institut. Quatre projets s'y succèdent en 150 ans :
 - au XIX^e siècle, Jacques Siegfried, à l'aide de wagonnets, fait remuer des milliers de mètres cubes de terre pour dégager le donjon et recréer l'esplanade,
 - 30 ans plus tard, Henri Duchesne reprend la composition en créant un jardin en « broderie d'inspiration Renaissance »,
 - au XX^e siècle, ce style ne plaisant plus, Louis Hauteœur dessine un jardin néo-médiéval et orne le talus d'un parterre aux armes de Bretagne,
 - actuellement, un nouveau projet est en cours : la première phase dégage, à nouveau, la résidence de Foulques Nerra.

La Bourdaisière, redessiné au milieu du siècle dernier pour le baron Angelier, a son potager transformé de nos jours par le prince jardinier (Louis-Albert de Broglie) en conservatoire de la tomate.

Les Touches, terminé après la guerre de 1870 pour Alfred Mame, est remarquable par ses serres, comparables à celles d'Auteuil.

Enfin, le jardin botanique de Tours est renommé pour ses 2 000 variétés de plantes.

La grande figure du *xx^e* siècle est Joachim Carvallo. Son œuvre à Villandry fait école. Né en Estrémadure en 1869, ce jeune espagnol poursuit ses études à Madrid, puis à Paris où il devient le collaborateur principal du prix Nobel, Charles Richet. Il y rencontre Ann Coleman, jeune héritière américaine, qu'il épouse en 1899. Pour installer son laboratoire, le ménage acquiert Villandry, en 1906. Captivé par le charme des lieux, Carvallo se métamorphose. Ce scientifique, libre-penseur, abstrait et rigoriste, époux d'une protestante, devient catholique et jardinier. Avec l'ardeur des néophytes, il entreprend des recherches aux archives de Solesmes sur les jardins monastiques. Comme saint Augustin, il pense que la paix repose sur l'ordre, ce qui l'amène à modeler son jardin suivant une rigoureuse hiérarchie : en bas, le potager ; à mi-pente, le jardin d'ornements ; et, en haut, le jardin d'eaux. Avec son paysagiste andalou, Lozano, Carvallo crée, dans l'esprit d'Androuet du Cerceau, un univers pensé, structuré, organisé. Comme à Ussé, mais différemment, ses terrasses chamarrées de savantes arabesques, descendent vers la Loire.

Dans le sillage de Villandry, les jardins tourangeaux se multiplient. Au milieu du *xx^e* siècle, le jardin de Diane de Poitiers est restauré à Chenonceau. À la fin du millénaire, le conseil général d'Indre-et-Loire, département pilote en matière de tourisme, fonde, au pays des châteaux, le groupe des dix jardins « extraordinaires ». Ainsi sont aidés, restaurés et promus par leurs propriétaires respectifs, outre Chanteloup et Villandry déjà mentionnés :

- Saint-Cosme, où mourut Ronsard, aujourd'hui submergé sous les roses « Pierre de Ronsard » et Le Rivau, également restaurés dans le style médiéval. Ce château de Beauvau, compagnon de Jeanne d'Arc, est poétique avec ses treilles, ses simples et ses vergers ;
- Amboise et La Bourdaisière sont repris dans l'esprit Renaissance ;
- Ussé et Valmer sont réhabilités dans le sillage du Grand Siècle et des Lumières.

Le seul de ces dix jardins « extraordinaires » qui n'ait pas de passé, est La Chatonnière, créé il y a dix ans.



Créer un jardin en Touraine

Un site secret et poétique

À quelques pas de Saché, où Balzac écrit *le Lys dans la vallée*, La Chatonnière est placée sous le signe du lys et de la rose. Situés entre quatre châteaux célèbres – Azay-le-Rideau (350 000 visiteurs par an), Langeais (100 000 visiteurs), Villandry (400 000 visiteurs) et Ussé (100 000 visiteurs) –, ses neuf jardins sont à 25 km de Tours, de Chinon et de Bourgueil. Au cœur de la Touraine et de ses bons vins, les jardins de La Chatonnière s'étendent sur quinze hectares, entre la Loire et l'Indre, dans le périmètre classé patrimoine mondial par l'Unesco. Faciles d'accès par le TGV et par l'autoroute, ils semblent pourtant au bout du monde. Blottis dans le repli d'un profond vallon, visibles de nulle part, ils se déploient dans un site secret et inattendu. Longeant un habitat troglodytique encastré dans une enceinte médiévale, le chemin qui y mène ne laisse rien prévoir. Passé une digue qui domine un paysage immense sur l'Indre et la forêt de Chinon, c'est la surprise ! Niché dans la verdure, aurolé de jardins suspendus, un petit château Renaissance apparaît, paré de charme et de poésie. Mais la vision se perd. Le chemin tourne entre les pommiers, serpente le long de talus abrupts, glisse sous les arbres séculaires. Alors qu'on est loin de tout, immergés dans la campagne tourangelles, tout à coup, réapparaissent les ardoises bleues du logis et les tuiles rouges des communs. Dans un paysage toscan – tant il est accidenté –, bordés d'un parc de six hectares, clos de murs, les neuf jardins de La Chatonnière s'étagent. Huit sont ordonnancés, ouvragés comme des pièces d'orfèvrerie et un est « sauvage ». Ce dernier s'étire mollement sur les mamelons qui montent vers l'horizon. L'ensemble constitue une conque, un chaton dont La Chatonnière porte le nom depuis 1132.

Un peu d'histoire

L'histoire de La Chatonnière se perd dans la nuit des temps. À l'origine, il semble qu'autour de deux puits (qui alimentent toujours le château et ses jardins) se soit constitué un village troglodytique. De l'époque médiévale, datent les quatre tours d'angle et les deux tours d'escaliers. De la Renaissance, nous vient le corps de logis. Vers la fin des guerres de religion, Vacher de La Chaise, maître d'hôtel d'Henri IV, transforme la place forte en manoir. Ses successeurs (les Naux et les Champmorin), grands serviteurs de l'État, jouissent du domaine agricole que longent l'Indre et la Loire. Après deux siècles de prospérité, surviennent les difficultés. Entre 1850 et 1950, La Chatonnière est vendue vingt fois ! Un record. Depuis un demi-siècle, elle n'a heureusement plus changé de mains. En deux générations, le château en triste état est sauvé. Les premiers travaux portent sur l'intérieur. Les plus récents sur l'extérieur : réfection des toits et ravalement des façades. Puis la crise de l'agriculture et la mondialisation frappent le domaine. En 1980, les pom-

miers sont arrachés. L'Union européenne incite à transformer les vergers en jachères. Pour sortir de l'impasse, profitant du charme des parages, on décide de créer des jardins, réalisés par un seul jardinier, Ahmed.

Un jardinier d'exception

Car créer un jardin, suppose avoir un jardinier motivé et polyvalent. Par chance, à la fin de 1992, Robert Carvallo, propriétaire de Villandry, me propose le sien. Sans lui, jamais les jardins de La Chatonnière n'auraient vu le jour ! Ahmed Azéroual est d'abord un véritable médecin des plantes. Pour s'en convaincre, il suffit de suivre son regard. Il examine d'abord les racines, puis la tige, les feuilles, les insectes dont certains sont microscopiques. Le diagnostic fait, il change la terre, taille, ajoute des engrais, modifie les traitements. De plus, Ahmed, orfèvre en plantes, est un maçon hors pair, ce qui est capital pour construire un jardin en terrasses. Il installe l'arrosage automatique à l'aide de vingt-cinq systèmes branchés sur deux puits médiévaux. Excellent terrassier, il conduit de gigantesques bulldozers nécessaires pour remodeler vallons et mamelons.

Les grands choix

Sculpter le paysage est la première étape vers la création d'un jardin. Pendant six hivers consécutifs, dans les flancs de la conque – au creux de laquelle est blotti le château –, six parcelles de terre sont excavées. Entourées de murets, elles sont tour à tour carrées ou rectangulaires, en demi-lune ou triangulaires. Pour les cultiver, elles doivent être recouvertes de 50 cm de terre végétale pris sur les bords de l'Indre. À ce stade, le paysage se dessine. Il s'agit de l'équilibrer par des plantations. À droite, soit à l'est, le vallon est coiffé d'une haute futaie. Derrière le château, soit au nord, la dénivellation abrupte forme un croissant galbé. À gauche, soit à l'ouest, un belvédère en osier tressé vivant, se découpe sur le ciel. Au creux du vallon, l'ancien marais est comblé. Au couchant, soit dans l'axe des tours d'entrées, deux jardins s'étagent : l'un au pied des tours, l'autre, en surplomb, à l'emplacement d'une décharge. Au sud, devant le château, hêtres séculaires et marronniers roses sont abattus pour dégager une salle de verdure. Au-delà s'ouvre une perspective. Elle glisse vers l'Indre et la forêt de Chinon. Enfin, entre la ligne de crêtes que soulignent les vergers et les jardins ordonnancés ancrés au creux du vallon, s'insèrent six hectares bientôt transformés en prairie de coquelicots et de bleuets.

Le paysage modelé, il faut le peindre, répartir les couleurs. Car créer un jardin, c'est constituer un bouquet de fleurs à l'échelle de l'horizon, brosser un tableau dont les teintes doivent s'alterner, s'harmoniser au rythme des floraisons. C'est donc choisir les espèces qui se succèdent pendant trois semaines ou trois mois selon les variétés. C'est aussi emprunter un langage qui nous vient du fond des âges. Dans la cour du château, point de teintes éclatantes. Les cyprès et des buis soulignent l'architecture. Autour du logis de maître, les roses et les plantes nobles sont

admises, tandis qu'autour des communs, la végétation est plus rustique. Sur la façade sud de La Chatonnière, la plus élégante, seules les fleurs blanches ou nacrées sont de mise. Derrière le manoir, la falaise galbée, effilée aux extrémités, est habillée par des couleurs de feu. À ses pieds, le potager marie une gamme de teintes allant du jaune au rouge foncé. Au couchant, trois jardins s'étagent : en bas, au pied des tours, des massifs à l'anglaise foisonnants de couleurs ; à mi-pente, un deuxième constitué de quatre carrés bleu et rose ; et, au-dessus, un damier de gazon et de simples alternant les verts. Encadrant l'ensemble, longue de plusieurs centaines de mètres, la pergola et son belvédère sont chamarrés de roses aux teintes d'or.

Pour les choix botaniques : point d'hésitation ! Inspirée par les toiles de Manet et de Monet, La Chatonnière est un jardin de fleurs. Folles ou ordonnancées, elles fleurissent en massifs multicolores de Pâques à la Toussaint. Fleurs sauvages ou fleurs cultivées, leur abondance, leurs couleurs et leurs parfums différencient La Chatonnière des autres jardins de Touraine.

Au fil des jardins

Secrets et colorés, les neuf jardins de La Chatonnière suggèrent des impressions, provoquent des états d'âme ô combien différents ! Le long d'un parcours initiatique, ils symbolisent, tour à tour, l'Élégance, les Sens, le Silence, l'Intelligence, les Sciences, l'Invraisemblance, l'Abondance, l'Exubérance et les Romances.

Au sud du château Renaissance s'étend, dans un salon de verdure surplombé de hauts tilleuls odoriférants, le jardin de l'Élégance (créé en 1995). Avec ses statues et ses vases de Carrare, ses bosquets et ses points de vue, ses glacières et ses labyrinthes, il se pare en avril de tulipes rouges ; en mai de lys ; en été de dahlias ; et à l'automne de cyclamens.

À l'ouest, au pied des tours médiévales, axé autour d'un bassin d'eau, le jardin des Sens (1996) présente entre des parterres de buis cent cinquante variétés parfumées de vivaces multicolores. Surplombés d'un nuage de rosiers-tiges, ses massifs comblent la vue du visiteur par leurs couleurs chatoyantes ; son ouïe, par le gazouillis des oiseaux et le chant des cigales ; son goût, par de précieuses plantes médicinales ; son toucher, par ses pétales veloutés ou brillants ; et son odorat, par ses parfums délectables.

Au cœur du logis Renaissance, se niche le jardin du Silence (1997). Entouré de cyprès, ponctué de vases royaux, il est sévère et gracieux, avec son vieux puits, ses volières et son pigeonier.

À l'aplomb, accessible par un noble escalier, se blottit le jardin de l'Intelligence (1998). Encadré de pergolas couvertes de roses mauves, ses quatre carrés fushia et bleu, ses courbes articulées s'emboîtent ou s'éclatent en de savants parterres.

À flanc de falaise, derrière le château qu'il domine et qu'il nimbe, le croissant de l'Invraisemblance (1999) est tapissé de pavots de Californie. Ses mille rosiers couleur de feu sont couronnés d'une treille où grimpent des roses blondes.

Caché de toutes parts, protégé des vents du nord par un coteau de 1 000 rosiers couleur safran, embaumé et secret, le jardin de l'Abondance (2000) découvre ses plantes potagères entre des buis

taillés. Fraises, poireaux, aubergines, basilic, ciboulette, persil, tomates, céleris, choux blanc et carmin, blettes pourpres et poivrons rouges s'inscrivent dans un dessin en forme de feuille de rosier dont les nervures sont les allées.

Le jardin de l'Exubérance (2001) se pare d'un océan de fleurs sauvages répandues sur six hectares. Les vagues vermillon et bleu que plie le vent, font vibrer le vallon. Gracieuses et mouvantes, elles forment l'écrin où se blottit le chaton à six tours : le château de La Chatonnière.

Le jardin des Sciences découvrira en 2003 un damier de gazon et de simples : romarin, mélisse, menthe, fenouil, citronnelle, marjolaine, raifort, thym, armoise, cumin.

Inspiré du *Songe de Polyphile*, le jardin des Romances (2002) est constitué d'un collier de trente salles de verdure rondes. Empanachées de rosiers grimpants qui forment autant de dômes chatoyants, leurs parois fragiles sont en osier tressé vivant. Au centre se cache un labyrinthe dont le dessin inspiré de celui de la cathédrale de Chartres a une origine viking.

Parmi les jardins « extraordinaires » de Touraine dont la gloire est reconnue depuis plusieurs siècles, les neuf jardins de La Chatonnière, ouverts au public en l'an 2000, ne sont que balbutiements. Créés dans l'esprit du XXI^e siècle, avec une approche féminine, ils font alterner les terrasses chères à la Touraine et les parterres à l'ancienne avec des dessins modernes et un paysage bouillonnant de vie, de couleur et de naturel.

Qu'il soit sacré ou profane, qu'il se situe en Europe ou en Asie, tout jardin reflète l'âme des hommes qui l'ont conçu. Il exprime toujours une pensée ou un sentiment. Car le jardin est un langage ou mieux un poème qui ne se sert pas de la pierre comme l'architecture, de l'argile comme la sculpture, des sons comme la musique, mais de la nature. Il emprunte à cette dernière ses plantes, ses fleurs et ses fruits, ses parfums et ses couleurs. Soumis aux lois botaniques, au rythme des saisons, conçu par un paysagiste, pétri par les mains d'un jardinier, le jardin, œuvre d'art à part entière, est un retour aux sources qui irradie le bonheur.

Aussi dans l'esprit de du Bellay, je conclurai :

« *Plus me plaît la Loire que le Tibre latin,
Plus La Chatonnière que le Mont Palatin.* »

